

On lit beaucoup à Stamboul, et, fort heureusement on n'y lit pas que des journaux. Un petit libraire-éditeur, très modestement installé, m'a montré dans sa bibliothèque six cents volumes écrits en langue turque ; quatre cents ouvrages de littérature et d'histoire publiés par lui en l'espace de quinze années. J'ai trouvé là, parmi des manuels à l'usage des écoles, une histoire universelle, plusieurs histoires de l'empire ottoman, une histoire des littératures de l'Orient, des anthologies de prosateurs et de poètes, les traductions des meilleurs livres de Faguet, celles de l'ouvrage de Sorel : *la Question d'Orient au XVIII<sup>e</sup> siècle*, et du traité de Payot sur *l'Education* ; des récits de voyage, des romans, etc. « A combien d'exemplaires tirez-vous ? — ai-je demandé à l'éditeur. — Le plus souvent à trois mille, — m'a-t-il répondu. Je ne parle pas des ouvrages scolaires, dont le tirage est beaucoup plus important. J'ai eu aussi quelques livres à succès ; une petite Encyclopédie, à l'usage du peuple des campagnes, est allée jusqu'à trente mille. »

Le rédacteur en chef d'un grand quotidien m'a raconté que, pendant la guerre, Stamboul ne lisait presque plus de journaux ; il y voyait une preuve du peu d'intérêt qu'accordait le peuple turc aux péripéties de la lutte dans laquelle quelques politiciens l'avaient entraîné et dont le caractère national ne lui apparaissait point. Les lettrés profitèrent de cette disposition du public pour essayer de l'intéresser aux problèmes généraux de la sociologie et de l'économie politique, aux questions d'art et d'histoire. On publia des revues, on fit des conférences : les unes et les autres furent très goûtées. Après l'armistice,